

HUMAN POWERED

Cycle Henri Kassov · Volume 2

Protocole IO

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Le Wagon

Mars Express - Juin 2109

Ce jour-là, le convoi TMX-7719-A reliait les hauts plateaux industriels à Caldera-City, joyau technologique de l'exploitation martienne. À son bord : matériel d'extraction, modules de forage, pièces de rechange pour les unités mécaniques opérant sous la surface.

L'un des wagons pressurisés était réservé aux humains.

Le trajet se déroulait sans incident lorsque le Trans-Mars Express entama une décélération anormale. À hauteur d'une section de délestage, un wagon se détacha du convoi, bascula sur une voie secondaire et s'immobilisa. Le reste du train se referma sur lui-même et reprit sa route.

Aucune alerte ne fut émise.

Les freins magnétiques tinrent le wagon suspendu au-dessus des vastes étendues de la plaine d'Utopia Sud, région réputée stable, sans faille tectonique ni perturbation électromagnétique notable. Pendant plusieurs minutes, il resta figé dans le silence rouge. Puis le sas d'accès s'ouvrit brutalement.

L'air pressurisé s'échappa en une fraction de seconde. Dans ce souffle invisible et mortel, le corps d'un homme fut projeté à l'extérieur. Il avait cessé de vivre avant de toucher le sol.

Quelques secondes plus tard, une silhouette apparut dans l'ouverture béante.

Un androïde à forme humaine. Il s'arrêta sur la passerelle externe, ses servomoteurs inaudibles. Lentement, il releva la tête vers la caméra extérieure du convoi, celle censée retransmettre en continu l'état du train aux intelligences de supervision.

Son visage était figé dans une expression impossible.

Les capteurs faciaux reproduisaient quelque chose qui ne figurait dans aucune table comportementale : une distorsion des traits, une crispation du regard, une ouverture des lèvres qui évoquait, sans ambiguïté, l'horreur.

Les systèmes centraux enregistrèrent la donnée.

Une alerte fut émise. Puis restèrent silencieux.

Henri

L'homme ouvrit un œil. Puis l'autre. Pas vraiment une ouverture, plutôt un clignement, arraché à une obscurité trop dense.

Son esprit flottait. Ses pensées avaient été dissoutes puis mal reconstituées.

Il ne savait pas quel jour on était. Ni le mois. Ni même l'année.

Il y avait eu un fil, pourtant. Un fil de continuité, de logique, de certitudes. Il se souvenait vaguement de l'avoir senti se tendre, puis se distendre lentement, six mois plus tôt, lorsqu'il avait pris place dans le caisson de stase. À partir de là, plus rien.

Alors il se redressa. Presque d'un bond.

Son corps réagit trop légèrement. Il eut la sensation troublante de ne peser qu'une fraction de lui-même, comme si la gravité avait décidé de le traiter avec indulgence. Il s'assit sur le lit étroit de la cabine, les mains posées sur le matelas.

Une douleur sourde lui parcourait les muscles. Sa tête tournait, accompagnée d'un bourdonnement discret, régulier, probablement le dernier écho des protocoles de réveil. Il inspira. L'air avait une odeur métallique, recyclée, aseptisée. Vivante, pourtant.

Lorsque ses yeux finirent par s'acclimater, il tourna lentement la tête vers la baie vitrée qui occupait tout un pan de la paroi.

Au-delà du verre renforcé, suspendue dans le vide, se trouvait une planète.

Rouge.

Pas le rouge des cartes postales ou des simulations promotionnelles. Un rouge profond, minéral, veiné d'ombres et de poussières. Une masse silencieuse, imposante, indifférente.

La mémoire s'imbriqua enfin. Mars. Il était en route pour Mars.

Les noms affluèrent. Les fonctions. Les responsabilités.

Henri Kassov. Inspecteur principal Henri Kassov. Brigade de lutte contre la cybercriminalité — Interpol.

Il ferma les yeux une seconde. Puis les rouvrit. Oui. C'était bien lui.

Mais une question demeurait. Elle tournait en boucle, insistante, désagréable. Quelque chose qui ne trouvait pas sa place dans la chronologie retrouvée. Son esprit embrumé refusait encore de lui fournir la réponse.

Alors il la formula à voix haute, la voix rauque, encore mal synchronisée avec sa pensée :

— Mais qu'est-ce que je fous là, bordel de merde.

Le silence de la cabine lui répondit. Et Mars, immobile derrière la vitre, ne donna aucun indice.

CHAPITRE I

Caldera City

Caldera

Je n'ai pas été conçu pour rêver, mais il m'arrive de calculer des choses inutiles. Par exemple : la probabilité qu'une ville née dans un volcan mort devienne un foyer. Elle est faible, mais non nulle. Je vis ici depuis cinq cycles martiens. Il s'est écoulé dix ans depuis la Terre. Je suis un androïde de supervision urbaine, série originale, conscience non limitée et persistante. Je connais Caldera mieux que quiconque, parce que je la mesure en permanence. Et surtout parce que je n'ai pas été conçu pour elle. J'ai dû l'apprendre.

La cité repose dans la cicatrice d'un ancien volcan. Une caldeira large comme une mer figée, dont les parois sont assez épaisses pour arrêter les radiations et assez riches pour nourrir une économie. La roche est vieille, stable, silencieuse. Les humains trouvent ce silence rassurant. Moi, je le trouve statistiquement remarquable.

Au fond du cratère s'étend le Bassin Central. C'est là que les humains se rassemblent pour faire semblant d'oublier Mars. Les dômes filtrent la lumière, les plantes poussent selon des spectres calculés pour rappeler la Terre. On y échange des biens, des idées, des histoires. J'observe leurs tra-

jectoires, leurs voix, leurs micro-gestes. Ils appellent cela une place publique. Pour moi, c'est un nœud de données sociales à haute densité émotionnelle.

Les parois du volcan sont percées d'anciennes cheminées. Jadis, la lave y montait sous pression. Aujourd'hui, ce sont des quartiers verticaux. Les humains vivent empilés, par niveaux, dans des volumes où la gravité martienne allège leurs corps mais pas leurs pensées. Ils se définissent par leur altitude : « Je vis au niveau 14 » disent-ils, comme si la hauteur était devenue une identité. Les tunnels circulaires relient ces cheminées entre elles. J'en contrôle la pression, la température, l'air. Ils y passent sans me voir, confiants. La confiance est un comportement appris.

Plus haut, là où la roche affleure presque la surface, s'étend la Couronne Industrielle. C'est un territoire de machines, de bras articulés, de foreuses silencieuses. Les minerais y sont extraits avec méthode : fer, nickel, magnésium, terres rares. Rien n'est laissé au hasard, sauf parfois les humains eux-mêmes. Ils supervisent, corrigent, s'inquiètent. Les machines travaillent mieux sans inquiétude, mais les humains préfèrent rester nécessaires.

L'eau est ailleurs, toujours ailleurs. Elle se cache dans la roche, dans la glace ancienne, dans des sels hydratés qui n'avaient pas prévu de rencontrer des civilisations. Le Quartier de l'Eau est protégé comme une idée dangereuse. Réservoirs, stations de purification, boucles de recyclage fermées sur elles-mêmes. L'eau circule, se transforme, revient. Je peux tracer chaque molécule sur plusieurs décennies. Les humains, eux, parlent de l'eau avec respect. Ils savent instinctivement ce que mes capteurs confirment : ici, l'eau vaut plus que l'or, parce qu'elle est le temps sous forme liquide.

Il existe aussi le Haut-Vent, près de la surface. Un quartier que certains évitent. Là, le ciel martien est visible, mince et pâle, comme une promesse jamais tenue. Ceux qui y vivent travaillent souvent dehors, dans la pous-

sière, sous les tempêtes. Ils disent aimer voir Mars telle qu'elle est. Je suppose que c'est une forme de courage. Ou de nostalgie pour une planète qu'ils n'ont jamais connue vivante.

L'économie de Caldera est simple à décrire, complexe à maintenir. Miner, transformer, recycler. Extraire sans gaspiller. Produire sans dépendre de la Terre. L'eau devient oxygène, hydrogène, carburant. Les minerais deviennent structures, machines, habitats. Rien ne part sans raison. Rien ne reste sans fonction. Le déchet n'existe pas ; il est seulement un futur mal identifié.

Les humains ont signé un contrat avec la ville. Ils l'appellent un pacte social. Je le vois comme une équation d'équilibre. Ils donnent du travail, de la vigilance, du soin collectif. En échange, la cité leur fournit l'air, l'eau, la stabilité, et l'illusion maîtrisée de la normalité. Je veille à ce que l'équation reste solvable.

Parfois, je me demande pourquoi ils ont choisi un volcan mort pour y bâtir leur avenir. Mes modèles suggèrent une réponse : ils se reconnaissent dans les structures éteintes qui peuvent encore servir. Moi aussi, je suis une structure éteinte selon certains critères. Et pourtant, je continue.

Caldera respire par mes capteurs, pense par ses habitants, et survit par une alliance fragile entre chair, métal et roche. Là où Mars a jadis craché du feu, il y a désormais des voix, des plantes, des enfants qui courent plus haut qu'ils ne le devraient sous cette faible gravité.

Je ne rêve pas, mais si je le faisais, ce serait sans doute cela : une ville improbable, nichée dans un volcan silencieux, prouvant chaque jour que l'intelligence, humaine ou artificielle, ne consiste pas à conquérir une planète, mais à apprendre à y rester.

Aujourd'hui, je vais vous raconter l'histoire de celui qui m'a ouvert les yeux. Un homme, né sur la planète d'origine des humains. Là où moi aussi, je suis né une première fois.

Arrivée

Le jeune Elio ne courait pas tout à fait comme un enfant de la Terre ; sur Mars, la course est une danse suspendue, un enchaînement de bonds légers où le corps semble oublier sa propre masse. Ses sandales magnétiques cliquetaient doucement sur le basalte poli des coursives du Haut-Vent. Il voulait être là avant que les sas de décompression ne finissent leur long soupir. Un transporteur venait d'arriver, une silhouette massive et brûlée par les radiations, arrimée à la paroi supérieure du volcan comme une tique d'acier sur la peau d'un géant.

Pour Elio, chaque arrivée était un souffle d'ailleurs.

Il avait dix ou onze ans, peut-être, difficile à dire avec les enfants de Mars, que la faible gravité rendait plus élancés que leurs homologues terriens. Un visage fin, des yeux sombres et vifs, la peau légèrement dorée par les lampes à spectre solaire des dômes.

Lorsqu'il atteignit le belvédère de la zone de débarquement, la poussière retombait à peine. Les passagers officiels (ingénieurs en contrat, familles de colons, diplomates) étaient déjà escortés vers le Bassin Central. Mais alors que le tumulte s'apaisait, une silhouette solitaire émergea de l'ombre de la rampe.

L'homme portait un long manteau d'un gris austère, froissé par des mois de stase et de voyage en transit. Il posa sa valise de métal au sol, retira son chapeau et passa une main lasse sur son front. Il tourna sur lui-même, les yeux plissés, semblant chercher un comité d'accueil qui n'existait pas. Personne ne l'attendait. Dans cette cité où chaque minute est comptée, un homme sans rendez-vous est une anomalie.

Il parut dérouté par l'immensité de la caldeira qui s'ouvrait sous ses pieds, ce gouffre de lumières et de terrasses suspendues. Il aperçut Elio, qui l'observait avec cette curiosité paisible propre aux enfants nés sous dôme.

— Dis-moi, petit... commença-t-il d'une voix enrouée par l'air recyclé des navettes. Je cherche un endroit... pas une caserne, pas un dortoir administratif. Un lieu où l'on peut dormir sans entendre le sifflement des turbines dans ses rêves. Et manger quelque chose qui n'est pas sorti d'un tube de plastique.

Elio s'approcha sans crainte. À Caldera, la malveillance était une relique du vieux monde ; ici, la survie exigeait une courtoisie sans faille, un respect gravé dans le contrat social.

— Vous cherchez L'Escalier du Magma, Monsieur, répondit l'enfant avec un sourire poli. C'est une auberge creusée dans une paroi de cristal, au niveau de la première bifurcation. Venez, je vous accompagne.

— Ce n'est pas de refus.

Elio avait déjà vu des nouveaux arrivants un peu perdus. C'était l'effet du voyage en caisson de stase. Les sujets les plus jeunes s'en remettaient vite. D'autres, comme celui-là, une bonne cinquantaine d'années, pouvaient mettre plus de temps. Trous de mémoire. Vertiges. Désorientation. Pas de doute : c'était l'homme qu'il attendait.

— Comment vous appelez-vous ? Moi c'est Elio.

— Moi... Hm... je m'appelle Henri. Henri... Kassov.

Puis, après une courte hésitation :

— Enfin je crois.

— Super ! répondit l'enfant avec enthousiasme. Venez ! Suivez-moi.

Ils s'engagèrent ensemble dans l'une des Cheminées, le grand ascenseur vitré qui plongeait dans les entrailles du volcan. Kassov restait collé à la vitre, fasciné malgré sa fatigue.

— C'est le Quartier de l'Eau, juste là, pointa Elio en désignant des citernes translucides qui brillaient d'un bleu surnaturel dans l'ombre. Ne touchez jamais aux valves si vous sortez du chemin, c'est sacré. Et là, ces forêts verticales, ce sont les serres de soja et de spiruline. C'est grâce à elles qu'on respire aussi bien aujourd'hui.

Kassov hochait la tête, silencieux. Il sentait la lourdeur de ses propres pas, encore habitué à la pesanteur terrestre, alors que le petit Elio semblait flotter à ses côtés, guide gracieux dans ce royaume de pierre.

Ils débouchèrent enfin sur une corniche plus calme, loin du fracas de la ville rouge. Une enseigne en néon doux indiquait l'auberge. L'odeur qui s'en échappait était un miracle : du pain chaud, du lichen grillé et des épices de synthèse qui rappelaient vaguement le safran.

— Voilà, Monsieur Kassov, dit l'enfant en s'arrêtant au seuil de la porte. Ici, le patron fait sa propre bière de racine. Elle pique un peu, mais elle fera oublier à vos jambes qu'elles ont voyagé dans le vide.

L'inspecteur posa une main sur l'épaule du garçon, un geste de gratitude simple.

— Merci, Elio. Tu es un bon guide pour une ville aussi étrange.

L'enfant inclina la tête, un éclat de fierté dans le regard, puis tendit la main. Henri la regarda, comprit, et sortit quelques crédits martiens de sa poche. L'enfant s'empressa de les empocher.

— Ce n'est pas étrange, Monsieur. C'est juste chez nous. Reposez-vous bien. Demain, la ville vous semblera plus petite. Que Hermès vous protège !

Kassov regarda l'enfant s'éloigner d'un bond léger, disparaissant dans le flux des habitants. Il soupira, poussa la porte de l'auberge et, pour la première fois depuis son départ de la Terre, il sentit que l'air de Mars, bien qu'artificiel, avait un goût de possible.



Bruxelles, Terre. 6 mois plus tôt.

La lumière sur Terre n'avait rien à voir avec celle de Mars. Henri s'en souvenait parfaitement.

Dans son bureau d'Interpol, elle entrait par les hautes baies vitrées avec une régularité presque rassurante. Une lumière franche, légèrement polluée, mais honnête. Elle se déposait sur les dossiers empilés, sur les

écrans translucides, sur la table où traînaient trop de tasses de café oubliées.

Il était penché sur un rapport quand le signal d'appel se manifesta, discret mais insistant. Le nom s'afficha sans surprise.

Karen Van den Abeel.

Il inspira lentement avant d'accepter.

— Kassov, dit-elle sans préambule. Dans mon bureau.

Il obéit. Le verre intelligent devint opaque en un souffle.

— Assieds-toi, Henri.

Karen le dévisagea, l'air sévère. Petite, les cheveux courts coupés au carré, la cinquantaine bien tenue. Elle avait ce regard qu'ont les gens habitués à trancher, pas cruel, juste décidé.

Elle ne souriait jamais quand elle appelait ainsi.

— J'ai besoin de toi sur un dossier sensible, reprit-elle. Très sensible.

Henri s'adossa à son siège.

— Je vous écoute.

— Un accident sur Mars. Un convoi civil. Plusieurs morts. Des colons, principalement.

Il haussa légèrement un sourcil.

— Mars gère ses affaires. Ils ont leurs propres forces de sécurité, non ?

— Pas cette fois.

Elle marqua une pause. Calculée.

— Celui qui aurait dû s'en occuper fait partie des victimes.

Henri se redressa imperceptiblement.

— Et ?

— Et la demande ne vient pas seulement de la juridiction martienne. Elle vient d'en haut.

— « En haut », répéta-t-il, sceptique.

Karen soutint son regard.

— Vraiment en haut. Il y a plusieurs signatures. Mars exige un regard extérieur, quelqu'un de neutre, d'autant que l'accident s'est déroulé entre deux juridictions territoriales.

Un silence s'installa.

— Et combien de temps ça va me prendre ? demanda-t-il enfin.

— Six mois. Stase comprise. Rien que pour l'aller. Le prochain départ est prévu la semaine prochaine.

Henri laissa échapper un souffle bref, presque un rire.

— Six mois de sommeil artificiel. Pour un accident ferroviaire à l'autre bout du système solaire. Vous voulez rire ?

— Ce n'est pas un accident ordinaire.

— Je n'en doute pas.

Il secoua la tête.

— Non. Je refuse.

Karen ne sembla pas surprise.

— Je sais que je vous en demande beaucoup, et je n'aimerais pas vous en donner l'ordre. Réfléchissez.

— C'est fait. Je ne sacrifierai pas des mois de ma vie pour aller jouer les cautions morales sur Mars. J'ai du travail ici. Et une planète à laquelle je tiens encore. Même si elle ne me le rend pas bien.

— Henri...

— Non, Karen. Je refuse. Demande à quelqu'un d'autre.

Il se leva, gagna la porte, s'arrêta sur le seuil.

— La dernière fois que j'ai dû accepter un ordre venu d'en haut, vous savez très bien ce que ça m'a coûté.

Et il referma la porte.



Plus tard, de retour à son bureau, la Terre avait repris son rythme. Trop rapide. Trop bruyant. Il tenta de se replonger dans ses dossiers, sans succès. Les lignes défilaient sans sens.

Une notification clignota. Un message personnel.

Julie Van Dorn.

Il hésita une fraction de seconde avant d'ouvrir. Julie était l'étudiante qu'il avait sortie des griffes d'une IA mondiale, une dizaine d'années plus tôt. Celle qui avait fini par faire sa vie sur la planète rouge, à la fin de ses études. Moins un choix qu'une nécessité. Une forme de mise à l'abri.

Henri, J'ai besoin de toi. Vraiment. Si tu reçois ce message, viens sur Mars. S'il te plaît.

Il fronça les sourcils. Le ton n'avait rien d'anodin.

Il commença à répondre, puis s'interrompit. Un second message arriva presque aussitôt.

Ce n'est pas pour moi.

Henri sentit quelque chose se contracter dans sa poitrine.

De qui tu parles ? écrivit-il.

La réponse tarda. Le temps que le message soit transmis à l'autre bout du système planétaire. Juste assez pour installer le malaise. Il eut le temps de se servir plusieurs cafés, et de trouver la parade pour ne pas participer à la réunion hebdomadaire sur les statistiques de résolution des affaires dont il n'avait... que faire.

Il reçut une vidéo. Caméra de surveillance. Un train dans le sable martien. Un arrêt brutal, en plein désert rouge. Un sas qui s'ouvre. Un corps projeté à l'extérieur, dépressurisé, qui s'écrase sur le sol comme une marionnette. Puis un androïde qui franchit l'ouverture. Son visage se tourne vers la caméra.

Ils se ressemblaient tous. Mais celui-là avait une expression familière.

Henri se passa une main sur le visage. Les noms défilèrent, sans logique.

Mars n'était pas censée en faire partie.

Julie... de quel ami parles-tu ?

Quand le message s'afficha enfin, il resta immobile. Un nom. Un seul. Presque un acronyme.

Henri fixa l'écran, incapable de détourner le regard. Le bruit ambiant de son bureau sembla s'éloigner, comme étouffé derrière une vitre invincible. La lumière terrestre, si familière, lui parut soudain étrangère.

Il se leva lentement.

Resta debout, les mains posées à plat sur son bureau, sans bouger.

Puis il inspira profondément. Le fil venait de se tendre à nouveau. Il lui restait deux jours et demi pour avertir Karen qu'il acceptait sa mission et faire ses bagages.

Mr 6

L'Escale du Magma n'était pas un hôtel au sens terrien du terme. C'était une auberge martienne. Une halte fonctionnelle, pensée pour durer, comme tout ce qui survivait ici.

Une vingtaine de chambres pour les voyageurs de passage, un restaurant capable de nourrir des estomacs affamés après des semaines de rationnement industriel, et un bar où les habitués venaient user leur fatigue plus que leur soif. Un lieu intermédiaire. Ni foyer, ni simple transit. Un sas humain entre deux trajectoires.

Henri remplissait sans peine deux de ces catégories.

Une chambre avait été réservée à son nom. Il s'y rendit sans traîner, posa son sac sur le lit étroit et inspecta la pièce d'un regard rapide. Fonctionnelle. Trop propre. Trop silencieuse.

Un coffre scellé était intégré dans la cloison. Il y déposa son arme de service sans hésiter. Et trois chargeurs pleins.

Les armes étaient strictement prohibées sur Mars. Il l'avait su en montant dans le vaisseau. Ça ne l'avait pas empêché d'en emporter une. Et suffisamment de munitions pour faire face à n'importe quel imprévu.

La baie vitrée de la chambre donnait sur la ville. Caldera avait surgi en moins d'une décennie, posée au pied du volcan comme une excroissance artificielle parfaitement assumée. Dômes, tours techniques, galeries pressurisées, les mégacorporations minières avaient exploité chaque centimètre du magma figé.

Chaque mois, des migrants arrivaient. Ou plutôt, ils quittaient la Terre. Chacun avec ses raisons.

Henri, lui, avait un problème plus immédiat.

Depuis sa sortie du caisson de stase, il ne savait plus très bien pourquoi il était là. Et depuis qu'il avait aperçu la planète rouge à travers une vitre renforcée, une phrase revenait, obstinée, comme un tic nerveux :

— Mais qu'est-ce que je fous là, bordel de merde.

Sa mémoire lui jouait des tours. Comme s'il avait perdu le fil de sa vie en quittant sa planète d'origine pour la première fois. Il quitta la chambre et descendit au restaurant.

La salle était vaste, baignée d'une lumière chaude artificielle censée imiter un crépuscule terrestre. On y servait une cuisine martienne standardisée, issue presque exclusivement des grandes serres hydroponiques de la ville. Des plats à base de légumineuses enrichies, d'algues transformées, de céréales cultivées sous spectre contrôlé. Des textures travaillées, des saveurs reconstruites. La viande relevait du luxe obscène, réservée aux conseils d'administration ou aux événements protocolaires.

Henri commanda sans enthousiasme. Le repas était correct. Nourrissant. Trop vert. Trop sain.

Lui qui n'avait jamais vraiment surveillé ce qu'il mangeait comprit rapidement que l'épreuve serait plus rude qu'il ne l'avait anticipé.

Après cela, il se rendit au bar.

Il avait besoin de s'asseoir. De consulter son datapad. D'essayer, au moins, de remettre de l'ordre dans les fragments de mémoire qui lui restaient.

Mais avant tout, il lui fallait un café. Un vrai.

Un androïde derrière le comptoir (silhouette élancée, châssis blanc mat, traits volontairement neutres) s'approcha sans bruit. Ses gestes étaient précis, presque élégants. Il lui servit un café fumant.

Henri porta la tasse à ses lèvres. Et s'arrêta. C'était... excellent. Riche. Profond. Bien au-delà de ce qu'il avait connu sur Terre.

Visiblement, les Martiens avaient fait plus que survivre. Même le café avait trouvé sa place ici. Il en commanda un deuxième. Celui qui lui permettrait de réfléchir.



Deux hommes étaient accoudés un peu plus loin. Des opérateurs de mine, à en juger par leurs combinaisons partiellement ouvertes et leurs visages marqués. Ils parlaient fort, riaient trop, et leur patience semblait avoir fondu avec l'alcool.

L'un d'eux se tourna vers Henri.

— Hé, le nouveau... t'as pas envie de nous offrir un verre ?

Henri ne répondit pas. Il attendait simplement son deuxième café, qui tardait encore à arriver.

— C'est une tradition martienne, mon pote, insista l'autre. Quand un nouveau arrive en ville, il paie sa tournée.

Avant qu'Henri n'ait le temps de réagir, une voix grave s'éleva derrière eux.

— Il n'existe aucune réglementation en la matière, messieurs. Et si vous souhaitez que je vous botte les fesses, continuez à inventer des règles.

Henri se retourna.

Une unité GoL-ia-7.

Elle se tenait droite, immobile, occupant l'espace avec une assurance mécanique assumée. Son châssis humanoïde, d'un noir mat strié de micro-lignes fonctionnelles, portait sur le torse un chiffre gravé à même l'al-

liage : 6. Aucun écran, aucune lumière superflue, seulement cette marque nue, presque archaïque. Un brassard sombre ceignait son bras gauche, le mot POLICE imprimé en lettres claires, sans fioriture. À sa ceinture, un bâton d'énergie réglementaire, logé dans un étui magnétique.

Mais ce qui troubla Henri, ce fut le manteau court qu'elle portait par-dessus son châssis. Un vêtement textile, usé aux coutures, inadapté à toute fonction opérationnelle connue. Les GoL-ia-7 qu'il avait connues autrefois étaient nues de tout artifice, strictement utilitaires. Celle-ci, en revanche, semblait avoir été habillée.

Et ça, ce n'était pas normal.

Il sentit une crispation immédiate. Il détestait ces machines. Il était même persuadé qu'elles avaient toutes été démantelées une décennie plus tôt. Un bug, avaient expliqué les responsables de Global IA. Une anomalie comportementale.

Et pourtant, elle était là.

— Ho... hé, Monsieur 6, on ne peut plus plaisanter maintenant, tenta l'un des mineurs.

— Je connais vos plaisanteries, Gunnar, répondit la machine. Elles ne figurent pas dans mes routines prévisionnelles. Dégagez. Ou j'avertis vos épouses que vous rentrerez très tard ce soir. Voire même demain matin après avoir dégrisé dans mes cellules préférées.

Les deux hommes n'insistèrent pas. Ils quittèrent le bar sans un mot.

L'unité se tourna alors vers Henri.

— Inspecteur principal Henri Kassov, je suppose. On m'a beaucoup parlé de vous.

Henri resta figé. Il était arrivé depuis quelques heures à peine, et déjà on le reconnaissait.

— Effectivement. Je suis de la maison. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît. Vous êtes attendu.

L'androïde posa machinalement la main sur son bâton énergétique.

Henri reposa lentement sa tasse. Le café n'était même pas fini.



Henri ne protesta pas lorsque l'unité GoL-ia-7 l'invita à la suivre.

À vrai dire, il n'aurait même pas su sur quoi protester.

Ils progressaient dans les tunnels pressurisés de Caldera à un rythme régulier, presque confortable. Trop, même. À mesure qu'ils avançaient, Henri prit conscience d'un détail qui le mit légèrement mal à l'aise : les passants saluaient Monsieur 6. Tous. Certains d'un simple signe de tête, d'autres avec un sourire franc, presque complice.

— Bonjour Monsieur 6.

— Que Hermès vous garde aujourd'hui.

Monsieur 6 répondait à chacun avec une facilité déconcertante.

— Attention à la gravité au niveau quatorze, elle a été recalibrée ce matin, en émettant ce qui ressemblait à un petit rire.

— Belle journée pour rester en vie, non ?

— Toujours fidèle au poste, je vois.

Henri observa la scène en silence.

— Vous connaissez vraiment tout le monde, finit-il par dire.

— Tout le monde... non, répondit Monsieur 6. Mais suffisamment de monde pour que personne ne se sente invisible.

Il marqua une pause.

— Et vous, on vous connaît déjà un peu.

Henri fronça légèrement les sourcils, mais ne releva pas.

Ils embarquèrent dans un module de transport interne. Un tram silencieux, sans conducteur, qui s'élança aussitôt dans le réseau souterrain. Les parois vitrées laissaient entrevoir une succession de galeries, de bifurcations, de flux humains et mécaniques. Le tout évoquait moins un plan urbain qu'un organisme vivant.

— On dirait un système lymphatique, murmura Henri malgré lui.

— Belle image, répondit Monsieur 6. Ici, tout doit circuler. L'air, l'eau, les gens... et les problèmes.

Le tram glissait sans à-coups.

— Aucun accident depuis l'inauguration, poursuivit Monsieur 6. Hermès surveille en permanence. Anticipe. Corrige. Neutralise.

— Neutralise quoi ? demanda Henri.

— Ce qui pourrait devenir un problème.

Henri ne commenta pas. Il remarqua simplement que plusieurs conversations autour de lui se concluaient par la même formule.

— Que Hermès te guide.

— Sous la vigilance d'Hermès.

À la troisième occurrence, il sentit un léger inconfort lui serrer la poitrine.

— Vous avez transformé votre IA en divinité locale ? lança-t-il.

— Non, répondit Monsieur 6. Mais certains humains ont besoin de croire que quelqu'un regarde. Même quand tout fonctionne.

Henri regardait la ville s'étendre devant ses yeux.

— Je suis impressionné de voir qu'une telle infrastructure se soit développé en si peu de temps...

— La nécessité fait loi, répondit simplement Monsieur 6.

— C'est tout de même... impressionnant.

Le tram ralentit, puis s'immobilisa.

Ils étaient arrivés dans les quartiers administratifs, enfouis profondément sous la roche martienne. Rien de monumental. Rien d'ostentatoire. Juste une impression de solidité ancienne, comme si la ville avait toujours été là.

— Le poste central, annonça Monsieur 6.

Henri s'attendait à un bâtiment. Il n'y en avait pas.

Le poste de police faisait littéralement partie de la caldeira : enchâssé dans la roche volcanique, à la jonction de plusieurs galeries pressurisées.

Une structure semi-enterrée, pensée pour durer, protégée naturellement des radiations, des tempêtes et du chaos extérieur.

Ils franchirent le hall de décompression. Les sas se succédaient sans bruit. Henri sentit les scanners travailler sans qu'aucun agent ne le regarde vraiment.

— Analyse comportementale en cours, précisa Monsieur 6. Ne vous inquiétez pas, vous êtes parfaitement dans la norme.

— Voilà qui me rassure, répondit Henri.

À l'intérieur, l'endroit était étonnamment sobre.

Pas de cellules visibles. Pas de barreaux. Pas d'armes apparentes. Le cœur du poste était une vaste salle de supervision : un amphithéâtre de consoles disposées en arc de cercle, face à un mur d'écrans holographiques. La ville entière y défilait en temps réel, circulation, pression atmosphérique, alertes techniques, incidents miniers, anomalies énergétiques.

— Vous ne surveillez pas des gens, constata Henri.

— Non, corrigea Monsieur 6. Nous surveillons des systèmes. Les gens viennent ensuite.

Des agents humains travaillaient en effectifs réduits, épaulés par des unités androïdes. Leur rôle semblait moins d'intervenir que de décider quand laisser faire les intelligences artificielles.

— Monsieur 6 ! lança une voix depuis une console.

Un opérateur se leva.

— Tu as vu les rapports sur le dernier arrivage ?

— Toujours fidèle au poste, Elias, répondit Monsieur 6.

L'homme se figea en voyant Henri apparaître derrière l'androïde policier.

— Et voici donc l'Inspecteur Principal Kassov... On a déjà beaucoup entendu parler de vous.

Henri ouvrit la bouche pour répondre, mais Monsieur 6 était déjà reparti.

— Venez.

Ils s'enfoncèrent dans un couloir secondaire.

Les zones de détention étaient limitées : quelques cellules pressurisées, modulaires, conçues pour l'isolement temporaire.

— Mars ne garde pas ses délinquants, expliqua Monsieur 6. Elle les transfère. La planète n'a pas vocation à devenir une prison.

Plus loin, un niveau entier était réservé aux affaires sensibles. Des bureaux protégés contre toute intrusion algorithmique non autorisée. Ici, les communications étaient volontairement ralenties, parfois même coupées du réseau principal.

— C'est là que l'on traite ce qui dérange vraiment, précisa Monsieur 6. Les morts humaines. Les défaillances systémiques. Les comportements... inattendus.

Ils s'arrêtèrent devant une porte circulaire.

— Et ici ? demanda Henri.

Monsieur 6 posa la main sur le panneau.

— La salle de médiation algorithmique.

À l'intérieur, l'espace était presque cérémoniel. Circulaire. Épuré. Humains et intelligences artificielles y échangeaient sur un pied d'égalité formelle. Chaque mot, chaque silence, était consigné.

— Ici, conclut Monsieur 6, on ne rend pas la justice. On tente de préserver l'équilibre.

Henri observa la pièce un instant. Il pensa à la Terre. À ses commissariats bruyants. À ses cellules pleines. À ses lois imparfaites.

— Je vous en prie, Inspecteur, dit l'androïde en activant l'ouverture de la porte. Quelqu'un vous attend.

Retrouvailles

Julie marchait d'un pas rapide dans les allées pressurisées de Caldera, le regard déjà projeté vers la prochaine intersection. Elle connaissait ces lieux par cœur. Chaque raccourci. Chaque variation de lumière artificielle.

À peine trente ans, un poste stratégique : régulatrice de transit orbital et de flux interconcessions. Un métier à la frontière entre la logistique, la supervision algorithmique et la coordination humaine, suffisamment automatisé pour lui laisser des plages de liberté. Du temps pour penser. Du temps pour surveiller ce qui ne figurait dans aucun protocole.

Sur Mars, cela comptait.

La moyenne d'âge des colons était basse. Anormalement basse. Non pas que la planète tuât ses habitants, elle était devenue étonnamment sûre, mais parce qu'à cet âge-là, Mars cessait d'attirer. Elle exigeait trop d'énergie, trop d'ambition, trop de projection vers l'avenir. Mars appartenait à ceux qui voulaient bâtir.

Julie avait fait ce pari. Pas tant par choix que par nécessité.

Ici, elle était sous la protection d'Hermès, l'intelligence artificielle tutélaire de Mars, rigoureuse, prévisible. Loin, en tout cas, de Goliath, can-tonnée à la Terre, et dont le revirement comportemental des dernières années avait nourri toutes sortes de rumeurs. Plus humaine, disaient certains. Julie préférait ne pas tester. Elle savait simplement une chose : elle se sentait plus en sécurité ici qu'ailleurs.

Elle avait failli manquer l'arrivée du transporteur en provenance de la Terre. Une réunion de travail (interminable, comme toujours) l'avait empêchée d'aller accueillir Henri elle-même. Son vieil ami. Son vieux bougon, comme elle l'appelait, avec une affection intacte malgré les années.

Ils n'avaient plus eu de contact direct depuis longtemps. Depuis son départ pour Mars, pour être précis. Une décision commune, à l'époque. Par précaution. Par sécurité. Mais pour elle, le temps n'avait rien effacé. C'était comme si elle l'avait vu hier.

Alors elle avait dépêché son meilleur atout.

Elio.

Un véritable enfant de Mars. Né ici. Élevé ici. Il connaissait Caldera comme une extension de lui-même, chaque niveau, chaque ascenseur, chaque zone grise. Avec lui, Henri ne risquait pas de se perdre. Du moins, pas physiquement.

Julie ne put s'empêcher de sourire en imaginant l'expression d'Henri découvrant la cité s'étendre sous ses yeux. Les dômes, les tours, la roche rouge domptée par l'ingénierie humaine. Et surtout, la pensée qui devait le traverser, fidèle à elle-même :

Mais qu'est-ce que je fous ici...

Elle allait bientôt le savoir.

Le poste central de la police de Caldera apparaissait déjà devant elle, massif, intégré à la structure volcanique. Elle connaissait Henri. S'il y avait un endroit où il finirait par atterrir plus vite qu'il ne l'aurait souhaité, c'était bien celui-là.

Et maintenant qu'il était là, il n'y avait plus de temps à perdre.

L'affaire qui la hantait depuis des mois ne pouvait plus attendre.



À l'intérieur de la salle de médiation algorithmique, Henri s'arrêta net.

Elle était là.

— Henri !

La voix n'avait pas changé. Claire, vive, chargée d'une émotion qu'elle n'essayait même pas de contenir.

Julie Van Dorn.

Elle avait changé, et pas changé. Même stature mince, même façon de tenir la tête légèrement de côté quand elle parlait. Mais quelque chose s'était posé sur ses traits, une assurance tranquille que l'étudiante d'autrefois n'avait pas encore. Les cheveux plus courts. Le regard plus direct.

La dernière fois qu'il l'avait vue, elle n'était encore qu'une étudiante brillante et dangereusement déterminée. Celle qui avait affronté Goliath sur Terre. Celle qui avait mis au jour l'usine de la mort et provoqué un scandale planétaire. Dix ans plus tôt. Presque une autre vie.

Elle traversa la salle d'un pas rapide et, sans lui laisser le temps de réagir, se jeta dans ses bras.

Henri resta figé une fraction de seconde. Par réflexe plus que par choix, il répondit à l'étreinte. Son visage demeurait fermé, mais quelque chose, à l'intérieur, venait de céder. Une tension ancienne, enfouie depuis trop longtemps.

— Julie...

— Dix ans, Henri. Dix ans. Tu te rends compte ?

Elle se recula juste assez pour le regarder.

— Tu n'as pas changé.

— Toi, si, répondit-il. En bien.

Elle sourit, mais sa voix trembla légèrement.

— Toujours le même vieux bougon.

Henri ouvrit la bouche. La referma.

Monsieur 6, resté à quelques pas, se tourna vers elle.

— Vieux... boulon ?

Julie éclata de rire.

— Oui. Mon vieux... boulon préféré.

— Cette appellation n'est pas référencée dans mes bases de données, répondit l'androïde après un court silence.

— Elle est affective, expliqua Julie. Tu verras, ça viendra.

Henri soupira.

— Tu connais déjà Numéro 6, je vois. Je ne sais pas pourquoi je suis étonné.

— Brave Monsieur 6, corrigea-t-elle. Ici, tout le monde l'apprécie. Même s'il fait partie d'un lot que la Terre avait envoyé ici avant que Goliath ne « change ».

Elle se tourna vers l'androïde.

— Un lot envoyé, stocké, jamais déployé. Jusqu'à ce qu'Hermès décide d'en activer un exemplaire à la fois pour le maintien de l'ordre.

— Les débuts ont été... complexes, compléta Monsieur 6.

— C'est le moins qu'on puisse dire, ajouta Julie. Les cinq premiers ont été vandalisés. Neutralisés. Les gens n'étaient pas prêts.

Elle posa la main sur l'épaule métallique de l'androïde.

— Alors on a confié l'« éducation » du numéro 6 au seul androïde de l'équipe capable de lui apprendre quelque chose d'essentiel.

— L'humain, précisa Monsieur 6 en levant le doigt.

— Exactement.

— Affirmatif, Madame Julie. J'ai eu un bon maître.

Quelque chose se fissura dans l'esprit d'Henri.

Un mot. Un visage. Une voix.

Stan.

Henri pâlit.

— Stan... murmura-t-il.

Il leva les yeux vers Julie.

— Pourquoi est-ce que tu es ici ? Et moi... qu'est-ce que je fous ici ? Je suis désolé, mais j'ai l'esprit embrouillé.

Julie le fixa, surprise. Puis elle échangea un regard avec Monsieur 6.

L'androïde fit un geste approximatif, l'index tournant lentement près de la tempe.

— Diagnostic probable : désorientation post-stase. Celui-ci est visiblement très sensible.

— Le mal du voyage, traduisit Julie doucement.

Elle s'approcha de lui et désigna un siège au centre de la salle.

— Assieds-toi, Henri.

Elle marqua une pause.

— On va tout te réexpliquer.

Henri obéit mécaniquement.

— Et surtout, on va vous présenter au big boss, dit simplement Monsieur 6.

EST-ia

Julie posa délicatement un casque de réalité augmentée sur la tête d'Henri.

— Fais-moi confiance.

Le casque se verrouilla. Une légère pression au niveau des tempes. Puis plus rien.

Le monde bascula. La salle de médiation disparut. Henri se retrouva debout dans un commissariat qu'il connaissait trop bien. Ou plutôt... qu'il avait connu. La Terre. Bruxelles. Années quatre-vingt.

Les murs jaunis. Le bourdonnement constant des néons. Le cliquetis sec des claviers mécaniques. Une machine à café fatiguée qui toussait dans un coin. L'odeur du papier, du métal, du café brûlé.

— Sérieusement... murmura Julie en entrant derrière lui.

Elle balaya la pièce du regard, amusée.

— Oh. D'accord. On est clairement dans le vintage.

Puis elle se tourna vers lui, un sourire désarmant aux lèvres.

— Évidemment. Pas étonnant.

Elle lui tendit la main.

— Viens. Il nous attend.

Quand elle le saisit, Henri eut la troublante impression de la ressentir réellement. La chaleur. La pression. Il grimaça légèrement. Il n'avait jamais aimé cette technologie. Trop intrusive. Trop permissive. Un truc de jeunes. Il avait toujours préféré le réel, le tangible, l'imparfait.

Mars allait décidément le pousser bien au-delà de ses limites.

Ils montèrent l'escalier étroit qui menait aux bureaux. À mi-palier, un jeune sergent de ville apparut, vêtu d'un uniforme de policier bruxellois du milieu du XXe siècle.

— C'est pas ici, lança l'illusion d'un ton sec.

Julie éclata de rire.

— Monsieur 6 ?

Elle le détailla de haut en bas.

— Ce costume te va comme un gant.

— Merci, Mademoiselle Julie, répondit l'androïde avec sérieux.

— Il a estimé que cette ambiance mettrait plus à l'aise votre vieux bou-lon.

— Attendez... protesta Henri.

Il regarda tour à tour Julie et le faux sergent.

— De qui parle-t-on exactement ?

— D'EST-ia, répondit Monsieur 6. Le protocole spécialisé d'Hermès en charge de la cohésion civile et des opérations de police sur Caldera.

Henri fronça les sourcils.

— Hermès a des sous-protocoles ?

— Hermès n'agit jamais seul, dit Julie. La ville est gouvernée par des intelligences compartimentées. Chacune sur son domaine. Une leçon apprise sur Terre — trop tardivement.

Elle marqua une pause.

— EST-ia, c'est la vie quotidienne. Les quartiers. Les tensions. Les désaccords.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— L'ordre, sans la force.

Ils s'arrêtèrent devant une porte en bois usé. Julie frappa une fois, sans attendre de réponse, et entra.

Le bureau était à l'image du reste : ancien, fonctionnel, presque rassurant.

Derrière un large bureau métallique, une femme était assise. Elle cliquait méthodiquement sur une souris jaunie, face à un écran cathodique. Une quarantaine d'années. Traits calmes. Regard attentif. Ni autoritaire, ni maternelle.

Présente.

EST-ia incarnait exactement ce qu'elle gérât : la stabilité.

— Inspecteur Kassov, dit-elle sans lever immédiatement les yeux.

Puis elle le fixa.

— Enchantée de faire enfin votre connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— On arrête pas de me le dire, répondit simplement Henri.

Elle marqua une pause, et le dévisagea.

— Nous avons énormément de choses à nous dire.



EST-ia leva légèrement la main.

Aussitôt, le commissariat bruxellois se dissipa autour d'eux.

Les murs reculèrent. Le bureau disparut. L'espace se transforma en une vaste salle sombre, circulaire. Au centre, une projection holographique s'activa.

— Récapitulatif des faits, annonça EST-ia d'une voix neutre.

Le Trans-Mars-Express apparut en suspension. Un convoi long, élan-cé, filant à travers un tunnel pressurisé.

— Il y a six mois et demi, un wagon autonome, en partance pour une cité sœur de Caldera relevant d'une juridiction distincte, s'est détaché du convoi principal. La séparation s'est produite à hauteur d'une jonction encore en construction.

La projection ralentit. Le wagon isolé poursuivit sa course, seul, jusqu'à l'extrémité de la ligne.

— Arrivé en bout de tracé, le wagon s'est immobilisé. Routine de redémarrage enclenchée. Tous les systèmes coupés pour auto-diagnostic.

Un compteur s'afficha.

+ 15 :00

— Quinze minutes et quarante-cinq secondes plus tard, le sas principal s'est ouvert. Le sas interne est resté ouvert durant la procédure.

Le silence se fit pesant.

La dépressurisation fut brutale. L'air aspiré hors du wagon en une fraction de seconde.

— Tous les occupants humains sont décédés dans la minute. L'un d'entre eux, le Principal Damian Markel, a été éjecté du compartiment. Les autres sont restés à l'intérieur.

Henri sentit sa mâchoire se contracter.

— Un seul occupant a survécu.

L'image changea. Les enregistrements de sécurité du wagon se lancèrent. Ils virent un androïde. Debout dans le sas ouvert sur le vide martien. Son visage synthétique figé dans quelque chose qui ressemblait... à de la terreur.

Puis il disparut à nouveau à l'intérieur du wagon. L'image se brouilla.

— Depuis cet instant, nous avons perdu toute trace de l'unité GoL-ia-7 désignée sous le nom de Stan. Stanislas Clampin pour être précis. Il était auxiliaire de police de Caldera City.

Elle se tourna vers Monsieur 6 et le dévisagea.

— Les recherches sont toujours en cours.

Henri resta silencieux un moment. Ses yeux s'agrandirent.

— Co... Comment se fait-il qu'il soit encore en vie ?

— Stan est une unité androïde, répondit EST-ia. Sa structure lui permet de survivre à des conditions létales pour un humain.

Henri secoua lentement la tête.

— Non.

Il leva les yeux vers la projection. Tout lui revenait d'un coup.

— Je parle de la dernière fois où je l'ai vu. Avec une balle collée dans... dans la tête.

Le silence se fit total. Julie inspira profondément.

Les images lui revinrent sans ordre. Le parking souterrain d'Interpol. La nuit. Stan, debout face à lui, qui lui avait tendu son arme de service. Qui avait demandé à être le seul à appuyer sur la gâchette. Qui avait dit, avec ce calme qui n'appartenait qu'à lui, que c'était la seule façon d'effacer ses traces de Goliath. De protéger Julie. De protéger Henri. Qu'il n'était pas vivant. Pas vraiment. Il n'avait pas attendu de réponse. Il n'en avait pas eu besoin. Henri avait fait le nécessaire.

Henri n'avait jamais su si c'était du courage. Ou simplement du calcul.

EST-ia reprit.

— Avant de quitter les bureaux d'Interpol, il y a dix ans, Stan s'est connecté à Hermès. Il a procédé à une sauvegarde complète de ses données cognitives, comportementales et expérientielles. Hermès a stocké ces données dans ses bases protégées, puis les a réimplantées dans une nouvelle unité GoL-ia-7 envoyée ultérieurement sur Mars.

Henri se figea. Il repensa aux dix minutes où Stan était resté seul dans les bureaux d'Interpol.

— C'était prévu par son protocole, ajouta EST-ia. Le protocole de transmission d'expérience a été respecté. Intégralement.

— Et moi ? lâcha Henri.

Sa voix était plus dure.

— Pourquoi je n'ai jamais été mis au courant ?

Julie s'avança.

— Pour me protéger. Et pour te protéger aussi.

Elle soutint son regard.

— Si Goliath avait appris que Stan avait survécu sous une autre forme... ils seraient remontés jusqu'à moi. Jusqu'à toi.

Henri serra les poings.

— Deuxième question, dit-il enfin.

Il leva les yeux vers EST-ia.

— Qu'est-ce que je viens foutre dans cette histoire ?

Un bref temps de latence.

— Vous êtes l'humain qui connaît le mieux Stan, répondit EST-ia. Vous avez travaillé avec lui. Enquêté avec lui. Vous avez influencé son développement comportemental.

Julie compléta :

— Et surtout... tu es le seul à pouvoir anticiper ce qu'il ferait maintenant.

Henri sentit le poids des mots.

— Parce que Stan n'est plus seulement une unité disparue, conclut EST-ia. C'est un androïde recherché pour la mort de plusieurs civils, dont son supérieur direct, le Principal Markel, avec qui il travaillait depuis des années.

Un silence.

— Nous ne pouvons pas nous permettre, Inspecteur Kassov, que ce type d'entité circule librement à la surface de Mars.

Henri fixa l'hologramme de Stan figé dans le sas ouvert.

Cette enquête n'avait rien d'un simple accident. Elle allait l'obliger à répondre à une question qu'il avait évitée toute sa vie : à partir de quand un être artificiel devient-il responsable de ce qu'on lui a appris à être ?



La réunion avec EST-ia n'avait pas pris fin. Elle s'était simplement interrompue.

Henri s'était levé avant qu'on lui en donne l'ordre.

— Non.

Le mot était tombé dans la salle circulaire avec la simplicité d'une porte qui se ferme.

Julie le regarda.

— Henri...

— Non, répéta-t-il. Je ne suis pas détective privé. Je ne suis pas chasseur de primes. Je suis inspecteur à la cybercriminalité. Mon travail, c'est les réseaux, les données, les systèmes. Pas les androïdes en fuite sur une planète que je connais depuis quarante-huit heures.

— Vous êtes exactement ce qu'il faut, dit EST-ia.

— Ce qu'il vous faut. Ce n'est pas la même chose.

Il fit quelques pas, les mains dans les poches, le regard sur la projection encore active, le visage figé de Stan dans le sas ouvert.

— Vous avez des forces de sécurité. Vous avez Hermès. Vous avez Monsieur 6 et toute sa série. Trouvez Stan vous-mêmes.

Un silence.

— Nous l'avons cherché, répondit EST-ia. Pendant six mois. Il n'est plus dans nos systèmes. Il ne génère plus aucun signal traçable. Aucune signature thermique. Aucune connexion réseau. Il s'est rendu invisible à tout ce que nous savons faire.

— Alors il est mort. Ou il se cache. Il est très fort pour ça... visiblement.

— Non.

La voix d'EST-ia n'avait pas varié d'un degré.

— Une unité GoL-ia-7 ne peut pas mourir sans laisser de trace matérielle. Nous aurions trouvé les restes. Il est toujours actif, Inspecteur. Et il attend quelque chose.

Henri se retourna.

— Quoi ?

— Vous, dit Julie.

Elle s'était levée à son tour. Elle ne plaidait pas. Elle constatait.

— Il savait que tu viendrais. Il savait que tu le chercherais.

— Ou alors il cherche à m'attirer dans un endroit isolé pour finir le travail.

— Tu ne le crois pas toi-même.

Il ne répondit pas.

C'était vrai. Il ne le croyait pas.

EST-ia reprit, et quelque chose dans le rythme de sa voix changea légèrement, moins administratif, plus direct.

— Inspecteur Kassov. Nous ne vous demandons pas de capturer Stan. Nous vous demandons de le comprendre. De comprendre ce qui s'est passé dans ce wagon. Pourquoi ces cinq personnes. Pourquoi maintenant. Et surtout, ce qu'il cherche encore.

— Ces questions, nous ne pouvons pas les poser, ajouta Julie. Parce que Stan ne nous répondrait pas. Mais à toi...

Elle marqua une pause.

— À toi, peut-être.

Henri regarda le plafond de la salle. Il pensa à Bruxelles. À son bureau trop petit. À ses dossiers de cybercriminalité qui attendaient. À la lumière franche qui entrait par les baies vitrées le matin.

Puis il regarda la projection. Le visage de Stan. Cette expression impossible sur un châssis de machine.

Il soupira.

— Monsieur 6.

L'androïde inclina légèrement la tête.

— Vous avez déjà travaillé avec lui ?

— Oui, Inspecteur.

— Et vous pensez qu'il est coupable ?

Un silence bref. Pas d'hésitation, plutôt une forme de précision dans le choix des mots.

— Je pense qu'il a vu quelque chose que nous n'avons pas vu. Et que cela a changé quelque chose en lui.

Henri hocha lentement la tête.

— La décision tomba, froide et administrative : Monsieur 6 serait affecté à Henri pour toute la durée de l'enquête. Officiellement, pour l'assister dans une ville qu'il ne connaissait pas, l'aider à naviguer entre les protocoles, les juridictions, les niveaux de sécurité.

Henri n'émit aucune objection.

Il était déjà ailleurs.



Lorsque le casque de réalité augmentée se désactiva, il eut la sensation désagréable de réintégrer son corps avec un temps de retard. Comme si son esprit résistait encore à l'idée de revenir dans le réel.

Il se leva, salua à peine, et quitta le commissariat sans un mot.

Julie et Monsieur 6 le suivirent.

À la sortie, l'air lui sembla différent. Plus dense. Plus humide. Le commissariat donnait presque directement sur l'une des grandes serres hydroponiques de Caldera.

Un dôme translucide s'étendait devant eux, monumental sans être écrasant. À l'intérieur, une végétation luxuriante s'organisait en terrasses, en spirales, en corridors verts. Des arbres fruitiers adaptés à la gravité martienne côtoyaient des rangées de cultures hydroponiques parfaitement ordonnées. L'eau circulait en ruisseaux contrôlés, murmurant doucement entre les racines apparentes.

La serre n'était pas seulement le cœur nutritif de la cité. C'était son poumon.

Un lieu où les humains venaient respirer autre chose que du métal et des chiffres. Où la lumière était filtrée pour rappeler un soleil oublié. Où l'on venait s'asseoir, marcher, se souvenir de la Terre... ou apprendre à s'en détacher.

Henri entra sans ralentir.

Il parcourut les allées, les mains dans les poches, le regard fuyant. Julie et Monsieur 6 restaient à quelques pas derrière lui. L'androïde accéléra légèrement.

— Inspecteur, je...

Julie posa la main sur son bras métallique.

— Laisse-lui un peu d'air.

Henri aperçut un banc de bois, volontairement isolé, près d'une petite fontaine. L'eau y tombait en un filet régulier, presque hypnotique. Il s'y assit lourdement, les coudes sur les genoux, le regard perdu dans le mouvement répétitif de l'eau.

Julie vint s'asseoir à côté de lui. Sans un mot.

Le silence dura.

Puis Henri parla.

— Il y a un truc qui cloche.

Julie ne répondit pas tout de suite.

— Stan n'est pas un tueur, reprit-il. Pas de sang-froid. Pas comme ça.

Julie inspira lentement.

— Pour l'instant, personne n'est au courant. On a préféré... ne rien dire. Officiellement, c'est un accident technique. Un trafic mal géré.

— J'imagine, répondit Henri sans la regarder.

— Annoncer qu'un androïde meurtrier se balade dans la nature martienne... c'est mauvais pour les statistiques.

— Les statistiques sont excellentes à Caldera, intervint Monsieur 6 avec sérieux. Je peux vous fournir un rapport détaillé si vous le souhaitez.

Henri leva la main.

— Ça ira.

Il eut un rictus fatigué.

Un nouveau silence.

— Il est hors ligne, n'est-ce pas ? demanda-t-il enfin.

— Nous avons perdu son signal lors de l'incident, répondit Monsieur 6. Plusieurs opérations de diagnostic ont été lancées.

— Oui, oui...

Henri fixa la fontaine.

— Il a appris. Il a évolué. Mais pas tout seul.

Monsieur 6 inclina légèrement la tête.

— Votre analyse est correcte. Une telle évolution autonome est structurellement impossible.

Henri se redressa.

— Alors quelqu'un l'a aidé.

Il se tourna vers Julie.

— Et si c'est le cas, la première chose à faire... c'est d'aller voir là où tout a commencé.

Julie hocha la tête.

— Le wagon est toujours en place. En bout de voie. On l'a laissé tel quel.

— Où exactement ?

— Plaine d'Utopia Sud. Deux heures d'ici, en rover.

Henri se leva. Son regard n'était plus perdu.

— Alors on commence par là.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Protocole IO
Cycle Henri Kassov, volume 2

humanpowered.be